

XXVIII

Sur le champ de bataille de Marengo, les réflexions vous arrivent en foule telle qu'on serait tenté de croire que ce sont les mêmes que tant d'hommes furent obligés d'y laisser avec leur vie en cette journée, et qui errent maintenant dans ces plaines comme des chiens privés de leurs maîtres. J'aime les champs de bataille; car, tout horrible qu'est la guerre, elle témoigne pourtant de la grandeur intellectuelle de l'homme, qui peut défier la mort, son plus puissant ennemi héréditaire. J'aime surtout ce champ de bataille où la liberté dansa sur des roses de sang sa voluptueuse danse de nocces! La France était alors la fiancée qui avait invité tout le monde à ses épousailles, et, comme il est dit dans la chanson :

Oui-da! la veille des nocces
On cassa au lieu de pots
Des têtes d'aristocrates.

Mais, hélas! chaque pouce de terrain que gagne l'humanité coûte des torrents de sang. Et, n'est-ce pas là un prix trop élevé? Est-ce que la vie de l'individu ne

vaut pas autant que celle de la race entière? Car chaque homme isolé est un monde complet, qui vit et meurt en même temps que lui, et chaque pierre tumulaire couvre une histoire universelle... Silence! c'est ainsi que parleraient les morts tombés à cette place, et nous autres qui vivons, nous avons encore à combattre dans la sainte guerre de la délivrance de l'humanité. . . .

— Nous sommes sur le champ de bataille de Marengo — et je descendis de voiture pendant quelques minutes, pour faire mes dévotions du matin.

Une masse colossale de nuages s'arrondissait comme un majestueux arc de triomphe au-dessus du soleil, qui monta victorieux, serein, azuré, et promettant un beau jour. Pour moi, je me sentais comme la pauvre lune, qui, toute pâissante, apparaissait encore dans le ciel. Elle avait parcouru sa voie solitaire dans la tristesse de la nuit, pendant que le bonheur dormait, et que les spectres, les hiboux et le crime régnaient seuls; et maintenant que le jour rajeuni se levait avec ses joyeux rayons et sa pourpre flottante du matin, il lui fallait partir!... Encore un regard douloureux vers la grande lumière du monde, et elle disparut comme un nuage de vapeur.

— Nous aurons un beau jour! me cria du fond de la

voiture mon compagnon de voyage. — Oui, nous aurons un beau jour! répéta tout bas mon cœur en adoration, et il tressaillit de peine et de joie; oui, ce sera un beau jour, le soleil de la liberté réchauffera la terre plus joyeusement que toute cette aristocratie d'étoiles nocturnes; une nouvelle génération fleurira, engendrée dans les embrassements de choix libres, et non plus sur une couche de corvée et sous le contrôle de douaniers ecclésiastiques. Avec une naissance libre, se produiront aussi dans les hommes des pensées et des sentiments libres dont nous autres, esclaves-nés, n'avons aucune prescience. — Oh! ils auront tant de peine à imaginer combien était affreuse l'obscurité de la nuit dans laquelle nous vivions, et quel horrible combat nous avons à soutenir contre des spectres hideux, des hiboux stupides et des criminels hypocrites! Oh! malheureux combattants que nous sommes! nous qui avons dû dépenser toute notre vie dans un pareil combat, et qui restons fatigués et pâles quand brille le jour de la victoire! La flamme du soleil levant ne suffira pas à rougir nos joues ni à réchauffer nos cœurs, il nous faut mourir comme cette lune qui disparaît... Elle est si courte pour l'homme, cette vie au bout de laquelle est l'inexorable tombeau!

Je ne sais vraiment si j'aurai mérité qu'on dépose un jour un laurier sur mon cercueil. La poésie, quel que soit mon amour pour elle, n'a toujours été pour moi qu'un moyen consacré pour un but saint. Je n'ai jamais

attaché un trop grand prix à la gloire de mes poèmes ,
et peu m'importe qu'on les loue ou qu'on les blâme.
Mais ce sera un glaive que vous devez placer sur ma
tombe, car j'ai été un brave soldat dans la guerre de
délivrance de l'humanité.